

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 46, rue Maciel, De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone "La Cooperativa" n° 839.  
Impreso en los Talleres de El Sio.

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

## ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN



1789-14 JUILLET-1897

et pour elle que nous méritons qu'on pousse avec nous le cri qui s'échappe aujourd'hui de nos cœurs et de nos lèvres:  
Vive la France!  
Vive la République!

## LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

A son début, la Révolution n'eut rien de sinistre. Ce ne furent, d'abord, que transports de joie couvrant les agitations de la place publique et saluant les lois nouvelles. Mais quelle est cette Assemblée qui se forme dans l'orage? Les hommes qui la composent représentent toutes les forces et tous les intérêts de l'humanité, ses ressentiments, ses douleurs, ses espérances. Que veulent-ils? Venger le monde et le refaire. Cependant, que d'obstacles et quels dangers! Dès leurs premiers pas, ils sont au plus épais des trahisons et des complots. Du fond de ses campagnes émuës, du fond de ses villes soulevées, la France leur envoie, mêlés à des hymnes d'enthousiasme, des avertissements et des clameurs de guerre civile. L'Europe, qu'ils épouvantent, n'est plus qu'une grande ligue formée contre eux et qui va les envelopper de son mouvement. Mais, loin de redouter les tempêtes, ils les provoquent; ils les veulent mortelles. Maîtres de la vie d'un roi qu'ils peuvent dégrader en lui faisant grâce, ils l'aimeraient mieux avili que mort; mais, pour que reculer leur devienne impossible, il leur faut des périls prodigieux, des ennemis rendus implacables, et la certitude d'être exterminés s'ils n'exterminent. C'est pour cela qu'ils frappent le roi captif, et ils le frappent en le dédaignant. Alors éclatent leurs puissants délire. A la lueur des châteaux incendiés, au bruit du tocsin des hôtels de ville et du tambour qui bat la révolte, au bruit du canon ennemi qui a passé la frontière et qui approche, pendant qu'une multitude furieuse entoure l'Assemblée, agitant des piques et hurlant aux portes, eux, calmes et violents, ils se préparent à écraser tout; et les voilà qui délibèrent dans le mugissement du peuple. Leur secret pour sauver la France est de la croire sublime et de le lui dire. Les vieillards iront sur les places publiques encourager les combattants; les enfants et les femmes assisteront les blessés; le travail de la nation sera de forger des épées, de fondre des canons, d'aiguiser le fer des lances. Le territoire est un camp; la patrie un soldat; et contre les ennemis du dedans, on a des juges au cœur d'airain, et le couteau, sans cesse levé, de l'exécuteur.

Ainsi parlent ces hommes terribles; et, ordonnant la victoire par un décret, ils posent un million de républicains à la frontière. Aussitôt, l'ennemi rejeté par delà nos montagnes et nos fleuves, l'Europe est envahie à son tour, couverte de confusion, inondée de sang, et marquée à l'empreinte des maximes nouvelles. Et ce qui fut au-dessus du génie des sénateurs romains, le Sénat de la Révolution va fonder et l'accomplir. Tandis que, par des lois hardies et d'une sagesse auguste, il travaille à faire aux peuples de fraternelles destinées, il dirige de loin ses quatorze armées frémissantes, il les contient, il les gouverne par des commissaires civils, surveillants de l'ambition; et le plus fier des généraux, s'il devient suspect, reçoit, dans son camp et au milieu de ses soldats, l'ordre, toujours obéi, d'aller devant un tribunal inflexible demander pardon au peuple et mourir.

A l'intérieur, cependant, la France est remplie de funérailles. Des tables de proscription ont été dressées, plus vaguement homicides que celles de Sylla. Beaucoup périssent aujourd'hui; nul ne sait si vivra demain; mais en ces jours tellement héroïques qu'on n'y remarque plus l'héroïsme, la nature humaine s'étant agrandie outre mesure, la mort a perdu tout pouvoir d'effrayer. Les prisons pleines de suspects, les guillottes où paraissent des femmes, la rue, la tribune, font voir des vertus et des crimes qu'ignorèrent les temps antiques. Parmi ces condamnés qui, debout sur leurs charrettes funèbres, se répandent en imprécations éloquentes, j'en aperçois qui, le front haut, le regard dans les cieux, adorent la liberté qui les tue.

Et toutefois, chose admirable ce qui plane sur cet empire du désordre, c'est la pensée. Deux hommes dont les cœurs furent unis par le fanatisme de l'intelligence: un logicien sombre et un philosophe réglé dans sa vie, dans ses haines, dans ses dessein, voilà ceux qui commandent; voilà ceux qui donnent à l'immoler au peuple en fureur ses tribuns mêmes et ses courtisans. A Rome, les triumvirs se gorgeaient de dépouilles; ici, les proscriptionnaires restent pauvres, et le plus puissant d'entre eux vit sous le toit d'un artisan dont il espère devenir le fils. Ne leur dites pas qu'ils auront leur tour; ils le savent; ne les menacez pas de l'anathème des races futures; par un dévouement sans exemple et sans égal, ils ont mis au nombre de leurs sacrifices leur non-voué, s'il le faut, à une infamie éternelle. Invincibles à la peur, supérieurs au remords, qu'invitent-ils pour s'absoudre? leur foi, leur politique profonde, et celle loi de la nature qui veut que l'homme pleure en naissant. Mais sur le point d'apaiser la Révolution pour la conduire, ils tombent vaincus, sanglants et insultés, ils tombent, et ils emportent cette gloire, cette douleur, que leur mort ajourne l'affranchissement de la terre.

Quel spectacle! Ces enseignements! Oui, au souvenir de ces vives luites de la pensée, qui eurent le bonheur des hommes pour objet final, l'échafaud pour instrument, les places publiques pour théâtre, et pour témoin le monde épouvanté; au moment de réveiller de leur commun sommeil, pour les replacer

face à face au bord du gouffre qui les attirait, maîtres et sujets, nobles, prêtres, plébéiens, sacrificateurs et victimes; au moment de vous évoquer afin qu'on vous juge, ombres chères ou condamnées, tragiques fantômes, héros d'une épopée incomparable, j'ai peine, je l'avoue, à commander à mon émotion, et j'ome sens le cœur plein de respect et d'effroi. Il faut chercher les causes d'abord, en les prenant aussi haut qu'il est possible d'en suivre la chaîne. Ce serait méconnaître la Révolution, sa portée sublime, que d'en confondre l'explosion et la date. Car enfin, ils ne sauraient ébranlés de quelques accidents vulgaires, ces événements dont le souvenir palpite encore, ils résument plusieurs siècles de souffrances, de désastres, d'efforts généreux et de vaillances colères. Toutes les nations ont contribué à les produire; toutes y ont leur avenir engagé. Et c'est justement la gloire de ce grand peuple de France d'avoir fait, au prix de son sang versé à flots, la besogne du genre humain; d'avoir scandalisé l'Europe pour la sauver; d'avoir défendu à outrance, jusqu'à la mort, la cause de tous les peuples; magnanime révolte, vraiment unique, dans laquelle, à travers les âges et d'un cours inévitable, les révoltes du passé sont venues se réunir et se perdre, comme font les fleuves dans la mer.

## Galanterie Orientale

Memos recibido anoche del infatigable cronista y notabilísimo escritor uruguayo cuya modestia se oculta bajo el semblante de *Finix* la atenta tarjeta siguiente que obliga nuestra gratitud.

«*Aprieto muy fuertemente esta mano uruguayo para festejar el 14 de Julio.*  
En todo el mundo hablará hoy la idea de la Bastilla, con los acentos que impone el recuerdo de una conquista inmensa para la humanidad.»

Finix.

## DEVANT LE DRAPEAU

Jeunes soldats:  
Vous venez d'être enrôlés à vos habitudes, à vos intérêts, à vos affections les plus légitimes.

Pourquoi?  
Pourquoi cette obligation de servir qui, avant d'avoir été remplie, paraît si dure à la plupart d'entre vous et dont l'accomplissement vous rendra un jour si justement fier?

Regardez ce drapeau, il vous répondra. Il vous dira: «Je suis la patrie, je représente, en un symbole vénéral de toutes vos traditions, vos gloires, l'effort séculaire des générations passées, qui, par leurs travaux, par leurs sacrifices vous ont fait ce que vous êtes: les enfants d'un peuple libre.»

«J'ai flotté sur vos triomphes, avec l'héroïsme de ceux qui sont morts pour moi, je suis ai consolés dans vos défaites. Dans la joie et dans le malheur, je suis la plus haute expression du patriotisme. Quand la patrie est menacée, quand l'ennemi convoite vos foyers, tous les Français se souviennent de moi. Devant moi les divisions cessent, les ressentiments s'apaisent, les haines tombent. Tous les cœurs battent à l'unisson, parce que je suis la grandeur de la patrie; parce que je suis l'honneur et le Devoir.»

Voilà ce que vous dit le drapeau aux trois couleurs, le drapeau de la France.

A. R.

## La Prise de la Bastille

Le siège commença. La foule était immense, invinciblement irritée. Le chemin tournant, les rues environnantes, les cours faisant suite aux casernes, le faubourg Saint-Antoine regorgeait d'hommes en armes. Des milliers de voix faisaient monter vers le ciel, à travers le bruit des décharges, ce cri impérieux: «Nous voulons la Bastille! Mais derrière son double fossé, la Bastille paraissait inaccessible. Deux citoyens courageux, Havanne et Bassignon, se laissent glisser, du toit d'un parleur, sur un mur qui touchait au corps de garde, placé au delà du premier pont-levis. Arrivés à ce corps de garde, ils sautent dans la cour, deux anciens soldats, Aubin Bonnemere et Louis Tournay, les imitent, et tous ils brisent à coups de hache les chaînes qui retenaient le pont. Il tomba si violemment qu'on le vit rebondir de plusieurs pieds de haut. Un homme fut écrasé, un autre mourut. Le peuple s'élança en poussant un cri de triomphe.

Mais on n'était encore que dans la cour extérieure, celle du *Gouvernement*. Restait, pour aborder la Bastille, le second pont-levis à franchir. Le peuple y court avec impétuosité, reçoit une décharge de mousqueterie et recule le long de l'avenue, teinte de sang. Telle était la conclusion que la plupart ignoraient sous quel intépide effort les chaînes du premier pont s'étaient rompues; ils crurent que le gouverneur lui-même avait donné l'ordre de l'abaisser, afin d'attirer la multitude et d'en faire un plus facile carnage. Ce furent d'innombrables transports de fureur.

De leur côté, les gardes françaises s'étaient ébranlés. Un détachement de grenadiers de la compagnie de Rufferville, des fusiliers de la compagnie de Labrousse, précipitèrent leur marche vers la Bastille, sous la conduite des sergents Warnier et Labarthe. A côté d'eux s'avancèrent deux mille soldats sans uniforme, soldats de la journée, que conduisait au feu le directeur de la buanderie de la reine, Pierre-Auguste Hulin, en qui l'âme d'un chevalier

s'unissait à la taille d'un gladiateur. Aux hommes qui le proclamaient leur chef, il avait dit: «Je vous ramènerai victorieux ou vous me ramènerez mort.» On prit deux canons qui étaient sur la place de Grève, et on les traîna au siège.

Au moment où les gardes françaises entrèrent dans la cour du *Gouvernement*, un épais nuage de fumée enveloppait la forteresse; du corps de garde de l'avant, des casernes, de l'hôtel du gouverneur, s'élevaient des tourbillons de fumée, et plusieurs voitures de fumier, auxquelles Sauterre avait mis le feu, brûlaient devant le second pont-levis. Mais ces voitures embrasées, loin de seconder les assiégeants, ne faisaient qu'embarrasser l'attaque. Il fallait absolument écarter le mont-vant incendie, et on ne le pouvait qu'aux risques des plus affreux périls, les assiégés ayant pratiqué dans le pont-levis deux meurtrières où se trouvaient placés des fusils de rempart chargés à mitraille. Elle, officier au régiment de la Reine infanterie, et un marchand nommé Réole, se portèrent en avant d'un pas ferme.

Deux citoyens, dont on n'a pas conservé les noms, s'élançant à leur tour et tombant morts. Plus heureux, Elie et Réole parvinrent à retirer les voitures brûlantes, en échappant au danger. Aussitôt le canon fut braqué en face du pont-levis, dont on espérait briser les chaînes. Un fureur enthousiaste s'était emparé des combattants. L'attaque devint furieuse. Les rues adjacentes étaient remplies de monde. De chaque toit, de chaque fenêtre des maisons voisines on faisait feu. Quelques coups de canon furent tirés de la place, dont un à mitraille, mais l'ardeur des assiégés croissait avec le danger. Au pied de la forteresse se pressaient, confondus dans un même élan, des ouvriers, des marchands, des soldats, des étrangers arrivés de la veille, des prêtres, des femmes.

Au plus fort de cette généreuse exaltation parut, aisément reconnaissable à la beauté de son visage brun et à sa haute stature, l'abbé Fauchet, cerveau faible, cœur puissant, un de ces hommes qui vont à la folie en traversant l'héroïsme. Il avait point prononcé encore sa fameuse parole: «C'est l'aristocratie qui a crucifié Jésus; mais depuis longtemps déjà il s'était donné à la Révolution. Dieste, il ne se présentait pas en soldat. Envoyé, ainsi que trois électeurs, ses collègues, par le Comité de l'Hôtel de Ville, il n'avait mission que d'en représenter les alarmes. Amener le gouverneur de la Bastille à partager entre la garnison et la milice bourgeoise le soin de garder la forteresse, en la mettant sous la main de la ville, là se bornaient les vœux du Comité permanent. Le peuple, pour prix de son sang versé, demandait davantage. Les trois parlementaires firent au gouverneur des signaux qu'on n'aperçut pas; ils adressèrent aux assiégés de pacifiques exhortations qui ne furent pas écoutées. Ils se retirèrent donc, lorsqu'à l'extrémité de la rue Saint-Antoine on vit flotter un drapeau.

C'étaient de nouveaux parlementaires que conduisait, au bruit du tambour, Ellys de Gorny, procureur de la ville. Arrivés dans la cour du *Gouvernement*, il se hâta de signaler le drapeau; un d'eux agita un mouchoir blanc au bout de sa canne; un autre cria: «Nous venons en parlementaires, cessez le feu!» Les invalides, rangés sur le sommet des tours, dirent leurs chapeaux en signe de paix, renversèrent leurs fusils; mais, au même instant, les Suisses, qui, occupant la cour intérieure, n'étaient pas avertis, firent une décharge meurtrière. Alors, l'indignation du peuple revêtit un caractère d'exaltation à la fois farouche et sublime. Se croyant environné de traîtres, il mêla dans ses imprécations l'Hôtel de Ville et la Bastille. Ellys de Gorny faillit perdre la vie; à un électeur qui cherchait à le couvrir de son corps, on arracha ses pistolets et son épée. S'il était impossible de vaincre, est-ce qu'il était impossible de mourir! Un mot fut dit, que tous répétèrent: «Nos cadavres combleront les fossés.»

Parviendrait-on à prendre la Bastille, à la faire capituler, du moins? Rien ne semblait l'annoncer. Forcés de lutter à découvert contre des ennemis invincibles, de solides créneaux, d'épaisses murailles; dépourvus de tout ce que l'art des sièges fournit de ressources à la constance ou à l'audace, les assiégés étaient livrés, en outre, aux mille hasards de l'expérience, de la précipitation, du désordre. Ici, c'étaient des pompes qu'on faisait jouer dans le chimérique espoir de mouiller l'amorce des canons de la place, sans prendre garde que le jet de l'eau atteignait à peine le sommet des tours en léger brouillard; là, c'était un combattant qu'un de ses compagnons terrassait d'un coup de crosse pour l'empêcher de mettre le feu au magasin des salpêtres; l'intériorité du peuple était admirable, mais plus éclatante que décisive. Nul plan général d'attaque, nulle direction. Seuls, les gardes françaises observaient quelque discipline; la foule ne suivait que les inspirations de son courage. Aussi la garnison ne se trouvait-elle avoir perdu qu'un de ses défenseurs après un combat de cinq heures, tandis que, parmi les assaillants, il y avait quatre-vingt-huit blessés et quatre-vingt-trois morts.

Mais une puissance supérieure à celle des armées pesait sur la Bastille. La voix des canons était venue accabler de Lannoy de l'injustice de sa cause, et l'avait précipité du haut de son confident orgueil dans une inexplicable anxiété. «Il faut se rendre», lui disaient les invalides; «il faut résister», lui disaient les Suisses. Et lui, tantôt sombre, tantôt exalté jusqu'à la fureur, se promenant avec agitation ou s'arrêtant pour écouter le mugissement de la foule, il n'osait ni s'obstiner ni fléchir.

Au fond, la peur de mourir le touchait si peu, que sa résolution suprême fut de se tuer,

mais en faisant sauter la Bastille, mais en cachant son suicide dans l'émoussement d'un faubourg. Plein d'un désespoir implacable, il prit une mèche de canon, s'approcha des poudres, l'œil fixe, la main tendue... C'en était fait, si deux officiers n'eussent en le temps d'accourir. Ils lui appuyèrent la baïonnette sur la poitrine et le firent reculer. Que résoudre? A travers le bruit croissant de la fusillade, un cri montait, un cri de souverain irrité: *Ils les ponts! bas les ponts!* tandis que, redoublant d'instances, les invalides répétaient: «Il faut se rendre.» De plus en plus troublé, de Lannoy descendit dans la salle du conseil, où il se mit précipitamment à écrire. En ce moment, Louis de Flue, qui commandait les Suisses, ouvrit la porte de la salle. Le canon des assiégeants menaçait les chaînes du second pont-levis; les Suisses devaient-ils se mettre en mesure de balayer l'avenue? Le gouverneur était-il décidé? On venait prendre ses ordres. Il répondit en tendant à l'officier un billet qui portait ces mots: «Nous avons vingt milliers de poudres; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier si vous n'acceptez pas la capitulation.» L'officier suisse prit vivement la parole. Pourquoi se résigner si vite? Est-ce que les portes n'étaient pas entières? Est-ce que le fort était endommagé? Quoi! la garnison n'avait encore qu'un mort, que deux ou trois blessés, et elle capitulait! Cotte fois, de Lannoy fut inébranlable: l'officier suisse dut obéir. Il se rendit au pont-levis, et par une des ouvertures que lui-même avait fait précédemment pratiquer, il glissa le billet, testament de mort de la Bastille. Et même temps, on criait de l'intérieur: «Qu'on ne nous massacre pas! nous consentons à nous rendre.»

Les gardes françaises dirent: «Foi de militaires, nous ne vous ferons aucun mal: baissez les ponts!» Les ponts s'abaissèrent. Alors, à la suite d'Elie, de Hulin, d'Arné, de Maillard, de Réole, de François, de Tournay, d'Humbert, de Louis Morin, le peuple se précipita comme un torrent.

La garnison était rangée en haie dans la cour: les invalides à droite, les Suisses à gauche. Tous ils avaient déposé leurs fusils contre le mur, et, à la vue du peuple qui entrait en grondant, ils ôtèrent leurs chapeaux. Les invalides firent mieux, ils applaudirent; mais, leur uniforme les désignant aux colères de la multitude, ils coururent les plus grands périls.

Les Suisses, au contraire, ayant été pris d'abord pour des prisonniers, à cause du sarrau de toile qui les couvrait, on les entourait avec attendrissement, on les appela du nom de frères, on les embrassa. Un seul d'entre eux périt, trahi par ses propres frayeurs. C'était celui-là même qui avait pointé les fusils de rempart. Déjà il avait laissé le pont derrière lui, gagné l'avenue... un coup de sabre lui fendit le crâne et l'étendit au milieu du sang qui lui avait versé.

Vêtu d'un frac gris-blanc, la tête nue, la main appuyée sur une canne à poignée d'or, qui renfermait un glaive, le gouverneur attendait en silence. Un marchand de la rue des Noyers-Saint-Jacques, nommé Cholat, le reconnut et l'arrêta. Il voulut se poignarder; on le retint, on l'enfaina. Ils ne savaient pas que, d'avance, l'agonie de son âme avait vengé le peuple!

Le désordre était immense, mais héroïque. Une curiosité frémissante animait tous les visages; un mot sortait de toutes les bouches: «Où sont les victimes? Voici la liberté!» Les uns s'enfonçaient sous les voiles, parcouraient les sinistres mystérieuses de la forteresse, s'acharnaient aux portes des cachots; les autres vont sur les tours insulter aux canons. Immortel délire de nos pères!

Cependant les portes des cachots se sont écroulées sous un généreux effort, les prisonniers sont libres.

Pas un recroin de la Bastille n'échappa aux investigations ardentes de la foule. On sonda la forteresse jusqu'en ses plus noires profondeurs et on en rapporta d'horribles trophées: des chaînes que les marins de beaucoup d'innocents, peut-être, avaient usées; des armes d'une forme bizarre, effrayante; des machines dont personne ne put deviner l'usage; un vieux corselet de fer qui paraissait inventé pour retenir un homme par toutes les articulations du corps et le réduire à une immobilité éternelle; le tableau qui ornait la chapelle de la Bastille, et qui représentait saint Pierre aux Liens. Car on avait voulu que l'image de la servitude pour suivit, accablât les prisonniers jusqu'au pied de l'autel!

La salle du conseil, impétueusement envahie, livra ses archives; mais la fureur populaire ou les détruisit ou les dispersa. Toutefois, quelques pièces marquées d'un sceau funèbre ont été conservées à la justice de l'histoire, et, par exemple, une lettre de Latude à Mmo de Pompadour, lettre déchirante, dans laquelle on lit cette phrase: «Le 25 de ce mois de septembre (1790), à quatre heures du soir, il y aura cent mille heures que je souffre.» L'infortuné, quand il écrivit ces mots terribles, avait encore deux cent mille heures de souffrance à compléter.

## En el Aniversario de la Patria

Si queréis, amigos míos,  
Apurar la hermosa copa  
Hoy que la patria recuerda  
Sus más espléndidas glorias,

Alrededor de una mesa  
Franca, alegre y cariñosa,  
Dando la amistad su explaya  
Como sobre el mar las ondas,

FRATERNITE







**LA REPUBLICANA**  
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarillos  
— DE —  
**JULIO MAILHOS**  
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:  
Calle 18 de Julio núm. 47  
MONTEVIDEO

**ARMERIA DEL CAZADOR**  
CASA INTRODUCTORA  
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina  
VENTAS POR MAYOR Y MENOR  
**JUAN M. MAILHOS**  
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

**"L'UNION"**  
Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie  
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BASQUE EN 1828)  
Statuts payés depuis son établissement 202.000.000 de francs  
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS  
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay  
**A. de SAAVEDRA**  
169—CERRITO—169  
MONTEVIDEO

**CARLOS SPANGENBERG & C. A.**  
CASA INTRODUCTORA  
25 DE MAYO, 381 Y 383  
MONTEVIDEO  
Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería.

**FÁBRICA DE PESAS Y MEDIDAS**  
MÉTRICAS DECIMALES  
VENTAS POR MAYOR Y MENOR  
**BALANZAS**  
DE TODAS CLASES Y DIMENSIONES  
**MEDIDAS**  
De Estado y Lata para Líquidos  
**Casa Martin Damé**  
EUGENIO GRANGE, Sucesor  
Medidas para Carbon y Grano  
Metros y Romanas de pylon con ó  
sin plato de todos tamaños  
Básculas de 300 kilos hasta 10.000  
para almacenes y barracas  
PRECIOS MODICOS  
89, Uruguay, 89 — MONTEVIDEO

**ULTIMA NOVEDAD**  
**Perfumeria**  
**IXORA**  
**ED. PINAUD**  
PARFUMISTA  
JABON.....IXORA  
ESENCIA.....IXORA  
AGUA de Tocador.....IXORA  
POMADE.....IXORA  
ACEITE para el Pelo.....IXORA  
POLVOS de Arroz.....IXORA  
COSMETICO.....IXORA  
VINAGRE.....IXORA  
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37  
PARIS

**MODISTERIA DEL ARAPEY**  
**MADAME AUGUSTINE**  
219, CALLE ARAPEY, 219  
Entre 18 de Julio y San José  
Montevideo.

**RESTAURANT DE PROVENCE**  
TENU PAR AUGUSTE GEBRIL—Grandes comodidades para viajeros  
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre  
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouverne-  
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.  
Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

**BAÑOS DEL TEMPLO**  
DE AUGUSTO GEBRIL  
20 — CALLE CAMELONES — 20  
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

**PRECIOS CORRIENTES**

UNO	DOS	UNO	DOS
Baño higiénico, con ropa. . . \$ 0,30	\$ 3,20	Baño sulfuroso, con ropa. . . \$ 0,40	\$ 6,00
sin ropa. . . 0,24	2,60	sin ropa. . . 0,50	5,50
de simón, con ropa. . . 0,40	4,20	de ducha escocesa, con	
sin ropa. . . 0,34	3,50	ropa. . . 0,10	3,00
de afrocho, con ropa. . . 0,40	4,20	de ducha fría y lava,	
sin ropa. . . 0,36	3,50	con ropa. . . 0,20	3,20
alcalino, con ropa. . . 0,41	4,20	sin ropa. . . 0,21	2,60
sin ropa. . . 0,36	3,50	medicinal. . .	Confidencial

Recuileton du "Courrier Franco-Orientel"  
(59)  
Du 11 Juillet 1897

**MEMOIRES DE M. GORON**  
Ancien chef de la police de sûreté

I. — DE L'INVASION A L'ANARCHIE

CHAPITRE VIII

L'AFFAIRE DITE DES DECORATIONS

LE ROLE HISTORIQUE DE M<sup>re</sup> LIMOZIN

Il est certain que celui qui les a sup-  
primées a eu un trac tel, qu'il en a fait une  
sottise.  
On a dit, dans un grand nombre de jour-  
naux, que le préfet de police, sur l'ordre de  
son ministre, avait communiqué le dossier à  
M. Grévy, Président de la République. Je ne  
sais pas du tout si le fait est vrai, mais s'il

l'est, M. Grignon, en obéissant à son chef, a  
fait simplement ce qu'il devait faire.  
Le Président a toujours le droit de connaître  
tous les détails d'une enquête administrative.

Et, s'il est une chose véritablement mon-  
strueuse, c'est de penser que ce fonctionnaire  
modeste attendait toujours, depuis 1887, la répa-  
ration qui lui est due.

D'une grande fermeté, mais aussi d'une  
grande bienveillance qui lui assurait l'affection  
et le dévouement de tous ceux qui servaient  
sous ses ordres, M. Grignon était un esprit  
très fin, et en même temps très droit qui  
avait donné à la préfecture de police une di-  
rection très correcte. Nul peut-être, ne fu-  
rait meilleur administrateur. Pourtant il fut le  
premier sacrifié dans cette débâcle de l'affaire  
Wilson, et depuis, on n'a pas su lui trouver  
la compensation à laquelle il a droit.

Mauvaise leçon pour les fonctionnaires dé-  
voués!  
En m'annonçant ma nomination, et pendant  
que je le remerciais, mon préfet ne voulait  
point me laisser une illusion que, d'ailleurs,  
je n'avais point.

**GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS**  
— DE —  
**Máximo Seré, Hermano y Ca.**

Esta casa, especial en surtidos de campaña provee a su numerosa clientela y al público  
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al  
pedido mas exigente.

61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

**ARMERIA ORIENTAL**  
129—Calle Ituzalungó—129  
QUINCALLERIA  
Cuchilleria y Artículos  
DE  
BAZAR  
GRAN SURTIDO  
DE  
ARTÍCULOS  
de Esgrima  
Casa introductora de armas, pertrechos de guerra y para cazadores. Orferreria Cristofle ga-  
rantida. Se hace toda clase de composuras y trabajos de armas.  
**VERNINK Y DESTEVES**  
Montevideo

**NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ**  
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL  
**EN SIX VOLUMES**  
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un  
nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment  
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.  
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra  
**DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS**  
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes en 1<sup>er</sup> imprimé sur trois  
colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs  
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur  
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.  
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera  
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont  
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.  
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-  
sées avec l'impartialité la plus absolue.  
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage  
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.  
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-  
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

#### SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en série (10 fascicules) ou en volumes  
brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu  
en souscrivant.

N. B. — La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-  
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du "Courrier Franco-Orientel", 10 Macliel,  
MONTEVIDEO

**J. DURANDEAU**  
**ARTICULOS FRANCESES**  
MUEBLES, TAPICERIA  
Especialidad en muebles de fantasía para  
salon, Bronce y objetos de arte  
Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

**Grand Vignoble du Parc Giot**  
**PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897**  
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES  
Una botella de 500 litros sin casco \$ 21,00 sea el litro ó kilo \$ 0,12  
Media " 100 " " 12,50 " " 0,12 1/2 mll.  
Casta " 50 " " 6,25 " " 0,13  
Damañunas " 15 " " 2,10 " " 0,14  
Vino de vino. . . . . 0,20  
Grapa. . . . . 0,60  
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.  
Los cascos se paganán \$ 2,00 por botella; \$ 1,50 por media; \$ 1,00 por cuarterola;  
\$ 0,60 por damajana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.  
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo  
POR ORDENES: GRANJA GIOT, NÚM. 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTICION.  
AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA  
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos  
Se recibe hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un casco, en una sola  
vez, en botellas ó damajanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

**P. S. N. C.**  
**Pacific Steam Navigation Company**  
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico  
**SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION**

**EL VAPOR PAQUETE INGLÉS**  
**ORCANA**  
Capitan: F. E. KITE  
Saldrá el 16 de Julio de 1897  
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Coruña, La Pa-  
lice (La Rochelle) y Liverpool.

**Gran rebaja en la tarifa de pasajes**  
PASAJES A CORUÑA EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIEBRE DE GASTOS DE CUARENTENA  
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.  
La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Coruña, Santander,  
Ferrol y Bilbao.  
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas  
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

**WILSON, SONS Y C<sup>o</sup>. LIMITED**  
AGENTES  
MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214  
BUENOS AIRES Reconquista 365  
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

**NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ**  
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL  
**EN SIX VOLUMES**  
Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les  
documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres  
de tous les temps et de tous les pays.  
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation  
des vues d'ensemble et des idées générales.  
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour,  
forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.  
**MODE DE PUBLICATION**  
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent  
chaque semaine, depuis le 1<sup>er</sup> avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils  
le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes,  
au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION**  
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,  
50 piastres or, en volumes reliés  
Payable par semestre en cinq versements égaux.  
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE**  
**ILLUSTRE** en six volumes au prix à forfait de  
— que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par  
semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.  
L'ouvrage devra me parvenir franco par séries de 10 fasc.—volumes brochés—  
volumes reliés au fur et à mesure de l'apparition.  
(Rayer les mots d'envoi non choisis)  
Nom et Qualité (bien lisible) \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

**Gran Hotel del Parque Giot**  
EN COLON  
Dirigido por ALBANELL Y RAYMOND & C<sup>o</sup>  
Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que  
de común acuerdo con la Compañía del F. C. C. del U. han establecido el pasaje de ida y  
vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice-versa, y un almuerzo ó comida conforta-  
ble por el módico precio de un peso oro por persona.  
Esperando la nueva empresa la protección del público, se suscriben att. y ss. s.  
Albanell y Raymond.

**LYCÉE CARNOT**  
41-Rue Mercedes-41  
DIRECTEUR: LOUIS PARDES  
L'enseignement est divisé en trois parties: 1.º enseignement primaire supérieur; 2.º enseignement  
commercial; 3.º enseignement universitaire.  
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en  
français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.  
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.  
Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pou-  
voir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame  
leur avenir.  
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.  
Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc., par le professeur M. Alamo de 8 à 10 h. du soir.  
MONTEVIDEO

—Je crains bien, mon cher Goron, que votre  
dignité ne dure ce que durent les roses...  
Elle ne dura même pas un matin, elle ne  
dura qu'une nuit!  
Le lendemain, M. Bourgeois m'avertissait  
qu'il était obligé de me mettre en disponibilité,  
attendu que j'étais compris dans les pour-  
suites dirigées par le parquet contre M. Wilson  
et M. Grignon, sous l'inculpation de détournement  
de pièces. M. Bourgeois, que je voyais  
pour la première fois, fut avec moi d'une  
courtoisie parfaite.  
—Comme je n'ai aucun doute sur votre in-  
nocence, me dit-il, je tiens à ce que vous  
conserviez vos appointements pendant votre  
suspension et je vous autorise à ce que vous  
désigniez vous-même votre successeur intérimaire.  
M. Bourgeois, qui passe pour radical,  
avait pris à mon sujet une décision qui ne l'é-  
tait point, et dont je lui devais d'autant plus  
de reconnaissance, que beaucoup d'appétits  
étaient éveillés autour de cette place de chef de  
la Sûreté. Les candidats ne manquaient  
pas.  
Comme, après tout, charité bien ordonnée

commence par soi-même, je ne choisis pas  
parmi mes collègues celui qui me semblait le  
plus apte à remplir les fonctions de chef de  
la Sûreté.  
Le diable d'homme, pourtant! Il s'y trou-  
vait si bien que, lorsqu'un mois après, son  
intérim prit fin, on aurait dit qu'il ne voulait  
pas quitter la place!  
J'eus tout de suite un désagrément plus  
grand encore, s'il est possible, quo ma mise  
en disponibilité.  
Je fus appelé chez M. Horteloup, conseil-  
ler à la cour, chargé d'instruire notre af-  
faire.  
Il est une chose assez curieuse, mais abso-  
lument vraie: ceux qui rendent la justice, ou  
ceux qui en sont les auxiliaires, sont certai-  
nement ceux qui en ont le plus peur!  
On dit que les anges ne peuvent se re-  
garder sans rire. Quand deux anges de la  
justice ou de la police se regardent dans un  
cabinet de juge d'instruction, il y en a tou-  
jours un qui fait la grimace.  
—Est-ce parce que la longue habitude des  
choses judiciaires vous permet de savoir qu'il  
ne suffit pas quelquefois d'être innocent pour  
être acquitté? Est-ce parce que l'abus qu'on a  
vu faire ou qu'on a fait soi-même de l'autorité  
dans l'enfermement forcé des choses, vous  
fait craindre de voir cet abus se retourner  
contre vous-même?  
Toujours est-il que moi, qui étais aussi in-  
nocent du détournement des pièces que M.  
Horteloup lui-même, je faisais au assez vi-  
vaine figure dans le cabinet de ce conseil-  
ler.  
M. Horteloup employa, vis-à-vis de moi, un  
procédé assez fréquemment en usage chez  
les juges d'instruction, et que je trouve,  
quant à moi... fort regrettable... C'est pour  
cela que j'n'hésite pas à le donner au mo-  
ment où il est question de la réforme du  
Code d'instruction criminelle.  
M. Horteloup me fit comparaitre comme  
témoin, puis quand j'eus déposé, il me dit:  
—Maintenant, ce n'est plus au témoin que  
je m'adresse, c'est à l'accusé.  
Il est évident que moi, qui n'avais rien à  
avouer, ni même rien à révéler, cela ne chan-  
geait pas grand chose à mon cas. Mais com-  
bien de fois en est-il autrement, quand il s'a-  
git de pauvres diables, qui se laissent intimi-

der et qui, tout en étant innocents, arrivent  
à dire des sottises qui peuvent les faire  
prendre pour des coupables?  
Et moi-même, si calme que fut ma cons-  
cience, j'éprouvai un certain malaise quand  
cet excellent M. Horteloup me lut l'article du  
Code pénal me concernant, lequel dit: Tout  
juge, administrateur, fonctionnaire, ou offi-  
cier public qui aura détourné, supprimé, sou-  
strait ou détourné les actes et les titres dont  
il était dépositaire, en cette qualité, ou qui  
lui auront été remis en communication en ra-  
ison de ses fonctions, sera puni des travaux  
forcés à temps.  
—Un verra bien, monsieur Goron, ajouta  
M. Horteloup d'une voix très douce, si les  
autres se décideront à tout dire quand ils  
verront qu'on peut vous envoyer pour vingt  
ans au Bagne!  
Je ne pus m'empêcher de lui répondre en  
souriant:  
—Vous oubliez, monsieur le conseiller,  
que le minimum est de cinq ans.

(A Suivre.)